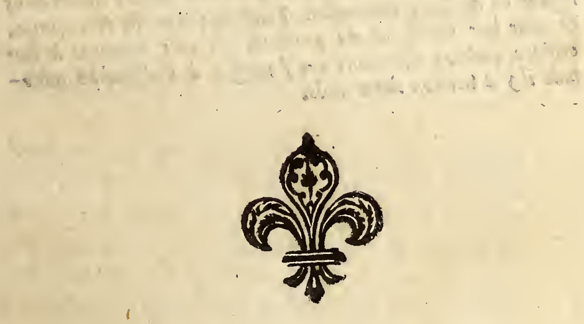
ADRESSE

A

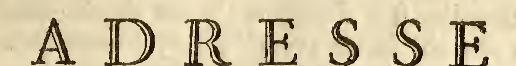
L'ASSEMBLÉE NATIONALE

DE FRANCE.



1790.

Trois ou quatre héros postiches remuent ciel & terre, & se tourmentent comme la mouche du coche, pour nous tenir en haleine. Après nous avoir rassasié de gardes ils veulent encore nous régaler de quelques patrouilles. Tant de zèle merite récompense, & pour leur témoigner ma gratitude, je vais soumettre à leur critique quelques réflexions que j'adressai à l'Assemblée nationale il y a environ deux mois.



ADRESSE A L'ASSEMBLÉE NATIONALE DE FRANCE.

Je ſuis Homme, j'aime mes ſemblables.
Je ſuis Citoyen, j'aime ma patrie.
Je ſuis Français, j'aime la liberté.

Etiam capillus unus habet umbram ſuam.

MESSIEURS,

L'Homme eſt né libre & doit vivre libre; telle eſt la baſe de l'édifice que vous élevez. Cependant au mépris de vos Décrets, au mépris du vœu général du Royaume, qui ne demande rien tant que l'abolition de la milice, on vous propoſe de faire de tous les Français des Soldats. Ce projet ne peut être que le fruit du deſpotiſme ou de l'irréflexion.

Il eſt contradictoire à nos Doléances & à vos principes; & certes nous ne l'adopterons pas.

Le déſir de mettre vos jours en sûreté, nous a fait prendre les armes. Il n'eſt pas un brave Citoyen, qui, au beſoin, ne ſoit diſpoſé à verſer juſqu'à la dernière goutte de ſon ſang, pour défendre la Nation, la Loi & le Roi. Mais faut-il pour cela nous remettre ſous le joug? point de régime militaire ſans ſubordination; point de ſu-

bordination sans discipline ; point de discipline sans une obéissance aveugle ; [a] point d'obéissance aveugle sans esclavage. Celui là est-il libre, qui ne doit avoir d'autre volonté que celle de ses supérieurs, & n'ose faire un pas sans leur agrément ? Celui-là est-il libre, qui ne peut se costumer selon son goût, disposer de son tems, varier à son gré ses occupations ? Celui-là est-il libre, qui malgré la supériorité de son esprit, la douceur de son caractére, la délicatesse de ses sentimens, & la sensibilité de son ame, est sous la domination d'un franc brutal & d'un butor ? Celui-là est-il libre, qui pour se rendre apte au metier des armes, est forcé de perdre ses plus belles années, qu'il aurait employées à cultiver avec succès des talens utiles & agréables, dont la nature l'aurait doué ? Celui-là est-il libre, qui né avec un tempéramment faible, est contraint au détriment de sa santé, d'aller avec une troupe de sots renforcés, aussi grossiers que robustes, s'exposer jour & nuit à toute l'intempérie de l'air & des saisons ? Celui-là est-il libre, qui au moindre signal, contre son inclination, est obligé de vêtir l'uniforme, abandonner ses affaires, sa famille, ses amis, ses pénates, pour se livrer au carnage, s'exposer à mille & mille dangers, & essuyer toutes les horreurs de la guerre, dont la moindre est de donner ou recevoir le trépas ? Celui-

---

[a] Veut Sa Majesté que le supérieur trouve toujours dans l'inférieur une obéissance passive, & que tous ordres donnés concernant son service soient exécutés littéralement, sans retard & sans réclamation... Ord. du Roi du 25 Mars 1776, Titre VII, Article IX.

là est-il libre, dont la plus légére faute a été punie comme un crime. [a] *

Qu'on ne me dise point que cela ne peut s'appliquer qu'aux troupes réglées. Que les milices nationales seront sur un autre pied, que leur traitement sera plus humain, & que leur service se bornera à garder leurs propres foyers. Quelque légére qu'on suppose leur chaîne, elle n'en sera pas moins incompatible avec la liberté : car qui empêchera de la reserrer & de l'appesantir ? l'enrôlement proposé ne doit durer que quatre ans. Une fois admis rien de plus aisé que de le porter à huit, puis à seize, puis à toute la vie. Le premier pas fait, le second est facile. & je ne sache pas qui pourrait l'empêcher. Si une poignée d'algouasils [b], quoique sans qualité, fait déja trembler dans chaque ville, le reste des citoyens, & parvient à les asservir, qu'arrivera-t-il s'ils sont fondés en loi ? Comment se purger d'une pareille vermine [b] ? où retrouver cette harmo-

---

[a] L'intention de Sa Majesté est que les fautes légéres qui jusqu'à présent ont été punies par la prison, le soient dorénavant par des coups de Plat-de-Sabre, &c. Ordonnance du Roi, du 22 Mars 1776, Tit. VI, art. 20.

* Si l'on me faisait cette objection : tout homme doit vivre libre, & vous prétendez que le Soldat est esclave. Donc selon vous, il ne faudrait point de Soldats ; cependant on ne peut s'en passer.

Je répondrois. *Volenti non fit injuria* ; tant que vous n'en prendrez que de bonne volonté, ils n'auront pas droit de se plaindre ni moi non-plus. Il y a des gens pour qui la vie militaire a des charmes, & je n'ai garde de le trouver mauvais. Je ne parle que pour ceux qu'on voudroit faire servir contre leur gré.

[b] Que les vrais Citoyens de quelque grade & qualité qu'ils soient, qui ont endossé l'uniforme national par zele patriotique, ne s'offensent point de ces expressions. Ce n'est pas à eux à qui elles s'adressent. Je sais que chacun a sa manière de voir, & je ne trouve pas mauvais qu'on pense autrement que moi. Je ne parle donc ici que de ces brouillons qui, profitant de

nie néceſſaire, pour ſe ſouſtraire à l'oppreſſion? Croyez-moi chers Plébeïens, le piège eſt caché ſous les fleurs, & ſi vous nous enchevêtrez, nous ſommes eſclaves pour jamais.

La ruſe eſt l'unique reſſource des ariſtocrates, ils n'ignorent pas que dans une machine bien combinée, le moindre reſſort met tout en mouvement; qu'une ſeule tête qui commande a plus de force que cent mille qui obéiſſent, & qu'il eſt impoſſible de lui réſiſter. Pourquoi dans les armées, à la veille d'une bataille, ne voit-on pas un ſeul homme reculer? ce n'eſt pas que parmi ceux qui les compoſent, il n'y ait beaucoup de lâches; mais chaque individu ſe trouvant ſeul contre tous, ſa fuite loin de le mettre à l'abri du danger, ne ferait que le rendre plus certain. Pourquoi nos grenadiers [a] qui ſe font un jeu de braver la mort pour la plus légere offenſe, ont-ils pendant dix ans ſubi le châtiment des brutes? ce n'eſt pas que chacun d'eux eût craint le ſcélérat qui les ravallait ainſi, s'il eût été ſeul à combattre; ce n'eſt pas qu'ils ne fuſſent aſſez intrépides pour l'exterminer; ce n'eſt pas qu'ils ne ſentiſſent très-vivement combien ils étaient avilis, ils maudiſſaient leur deſtinée; mais ils ne pouvaient briſer leurs fers. Hâtez-vous donc de rompre les nôtres, & gardez-vous de nous donner un gouvernement militaire, car aulieu d'un Roi que nous chériſſons, nous aurions tout à la fois un deſpote, & des milliers de tyrans. Les grades n'étant réſervés qu'au petit nombre,

---

l'anarchie, veulent s'ériger en deſpotes, forcer tout le monde à adopter leur ſyſtême & à leur obéir.

[a] Ce que je dis des Grenadiers, s'applique à tous nos Soldats.

les premiers feraient néceffairement le partage des grands. La fortune, l'intrigue & la cabale ne tarderait pas à les y élever. Ils diftribueraient les derniers à leurs créatures. Il ne nous refterait plus qu'à obéir, & nous ferions tout à la fois, fous la verge de nos fuperieurs & de nos égaux.

On me vantera, fans doute, les Lacédémoniens, les Romains & tant d'autres peuples guerriers, dont la gloire a fait retentir l'univers; & l'on me demandera s'ils étaient libres. Non, pour l'établir il me fuffit de rappeller que, fouvent fur les bords du Tibre, un foldat après avoir répandu fon fang pour la Patrie, fe vendait à l'ufurier qui lui avait avancé les frais de la campagne, & périffait fous fes coups, que des meres mutilaient leurs enfans [a] pour les préferver du fervice; que ces républiques étaient continuellement agitées, foit au dedans, foit au dehors, & que le peuple toujours mécontent, ne ceffait de fe révolter. Juger de la bonté de tous ces gouvernemens d'après l'hiftoire, c'eft voir des rochers dans l'optique, des hameaux & des bergeres dans la poëfie. Le rideau levé, le charme ceffe, & aulieu de fites agréables, de féjours délicieux, de nymphes charmantes, il ne refte que d'affreux déferts, de méchantes chaumières, d'horribles guenons.

Les Suiffes font tous foldats; ajoutez tous bourreaux, qui vendent leur fang au plus offrant & dernier enchériffeur. Les Anglois ont la preffe, auffi ceux qui y font fujets font-ils de vrais efclaves. En Pruffe, quiconque n'a pas cent louis

[a] Elles leur coupaient le pouce.

de revenu, n'habite point une grande Ville, ou n'eſt pas commerçant, eſt enrôlé dès ſa naiſſance ; mais la Pruſſe eſt une galére, & autant vaudrait pour les baſſes claſſes vivre chez les Anzicains. Tout Citoyen doit ſervir ſa patrie ; faut-il être guerrier pour lui payer ſon tribut ? dès qu'on exerce un état quelconque, ne contribue-t-on pas au bien-être commun ? chacun n'a-t-il pas ſont talent ; & vouloir que tout le monde cultive le même, n'eſt-ce pas troubler l'harmonie, renverſer l'ordre & contrarier la nature ? tel ſerait lâche ſoldat, qui ſera bon cultivateur, excellent juge, habile médecin, ſçavant juriſconſulte, adroit artiſte. Tel autre fera des prodiges de valeur, qui ne compterait pas juſqu'à dix. Laiſſez donc chacun ſuivre ſon inclination, & permettez-moi de vous obſerver, Meſſieurs, que ſi la conſcription militaire avait toujours eu lieu, la plupart d'entre vous, ne ſeroient pas maintenant au nombre de nos légiſlateurs. Vos talens vous ont vengé du mépris de la fortune : ils font oublier votre naiſſance ; mais ce n'eſt pas ſous le mouſquet que vous les avez acquis. Pourquoi donc nous priver d'une reſſource dont vous avez ſi bien profité ? Pourquoi nous replonger dans l'ignorance & la barbarie ? pourquoi nous faire uſer tout ou partie de notre vie à prévenir des malheurs qui n'arriveront peut-être jamais ? pourquoi nous enchaîner ? [a] que l'ennemi ſoit aux portes, alors nous donnerons. Mais il y a plus de deux ſiècles qu'il n'eſt entré dans la Ville où j'écris, elle n'eſt pourtant qu'à trois lieues de

---

[a] Que pourrait-t-on faire pour ſe défendre, me dira-t-on, n'étant point diſciplinè....., redoubler de courage.

la mer, non loin des Isles Britanniques, & par cela infiniment plus exposée aux incursions que l'intérieur du royaume. Si depuis ce tems nos Concitoyens, toujours sur la défensive, avaient pris à tache de se garder eux-même, n'auraient-ils pas pour un avantage chimérique enduré un mal réel ? Un jeune homme sur-tout dans la belle saison monte la garde & fait quelques exercices militaires, ce n'est pour lui qu'un amusement ; mais dans un hyver rigoureux, rien n'est plus pénible que d'être en sentinelle.

Considérant sous tous les rapports, cette milice Nationale, je trouve ; ou qu'elle remplacera absolument les troupes réglées ; ou qu'elle les secondra, ira à l'ennemi & combattra conjointement avec elle ; ou enfin, quelle restera dans ses murs, pour s'y défendre seulement, & y mettre la police en temps de paix. Dans les deux premiers cas, elle aura le même sort que l'armée royale ; même exercice, même discipline, même travaux, même fatigues, même dangers, & la différence, ne sera que du blanc au bleu. Dans le dernier elle sera parfaitement inutile, car d'après l'hypothèse, chaque garnison ne quittant point ses foyers, & n'étant destinée qu'à combattre isolément en cas d'attaque, elle ne pourra tenir contre des forces supérieures qu'il sera facile de lui opposer, tandis qu'au contraire nos Régimens & nos Maréchaussées qu'on fait mouvoir à volonté, suffiront, comme ils ont fait jusqu'ici, pour interdire aux puissances voisines l'entrée de la France, & y maintenir par-tout le bon ordre. Ainsi en nous faisant tous militaires, ou la patrie n'y gagnerait rien, ou les héros du bas étage, j'entends au moins les

trois cinquièmes de la Nation, la partie la plus utile, celle qu'on cherche dit-on à ſoulager, ne ſeroient jamais que des automates, le jouet des grands, des gens ſacrifiés au bonheur du petit nombre, mal-nourris meſquinement vêtus, faiblement payés, ſévèrement punis, preſque jamais récompenſés, mépriſés de leurs ſupérieurs, harcelés par leurs égaux, privés de toutes les jouiſſances qui rendent la vie ſupportable, ſe battant aveuglément pour ou contre leurs intérêts, & toujours expoſés à périr de misère ou de mort violente. La perſpective eſt agréable !

Hé, MM., qui commandera cette milice naiſſante? Le Roi? mais il n'en ſerait que plus puiſſant, & l'on veut contrebalancer ſon autorité. Un autre chef? (Car il ſerait abſurde de ſuppoſer, que dans une Monarchie chaque Ville, chaque Bourg, chaque Village aurait le ſien particulier, indépendant de tous les autres); nous aurons donc deux pouvoirs exécutifs? S'ils ne ſont point d'accord, qui terminera leurs différens? Il faudra donc que le ſort des armes en décide : Il faudra s'entr'égorger, & c'eſt peut-être ce que l'on cherche.

Quoiqu'il en ſoit, ſans aprofondir ſi toutes ces conjurations dont on ne ceſſe de nous effrayer ſont réelles ou chimériques; ſi tous ces attirails de guerre, & ces quarante & quelques mille hommes, qu'on avoit réunis ſur un point aux environs de la Capitale, étaient deſtinés à vous maſſacrer, ou ſeulement à gêner vos opinions par un appareil impoſant; ſi c'eſt le hazard ou l'intrigue qui a fait prendre les armes à tout le Royaume; ſi tous ceux qui ont endoſſé l'uni-

forme national, font de vrais patriotes, je conviendrai qu'il eſt néceſſaire de ſe tenir en garde contre les manœuvres de ceux qui trouvaient leurs avantages dans les anciens abus. Mais s'il faut des bayonnettes pour éviter leurs poignards, il faut encore plus de défiance pour ſe garantir de leurs artifices; & je ne diſſimulerai point que la plupart de ces Démagogues qui commandent nos Légions bleues, ne laiſſent pas que de m'être ſuſpects. Ce ſont d'honnêtes gens, ſoit. Mais ils ſont Nobles [a]: La révolution ſe fait à leur préjudice; & il n'eſt pas naturel, de combattre contre ſoi-même.

Si j'ajoute à ces réflexions, que déja ces petits tyrans, qui d'abord nous careſſaient, nous font ſentir tout le poids de leur autorité; qu'on n'oſe leur déſobéir; qu'ils ont l'effrontetie de vous dire, tu feras le ſervice, parce que c'eſt le vœu général; tandis que plus des trois quarts des Citoyens pauvres ou riches, qui maintenant s'apperçoivent qu'on les captive, voudraient s'en affranchir; que les meurtriers jouiſſent de la plus parfaite ſécurité; mais que l'honnête-homme qui ne ſe trouve point à la parade, eſt arraché de ſa maiſon & traîné dans un cachot. Quelle liberté! Quoi! un intrigant aura ſoulevé le peuple; puis il aura feint de vouloir le contenir; il aura dit je ſuis Colonel des gens vendus auront dit il eſt Colonel, des imbécilles auront répété il eſt Colonel, les hommes de bon ſens étant les plus faibles, auront cédé au torrent, & il ſerait vraiment Colonel! Qui que tu ſois, tu ne ſeras jamais le mien.

---

[a] *Exceptio firmat regulam.*

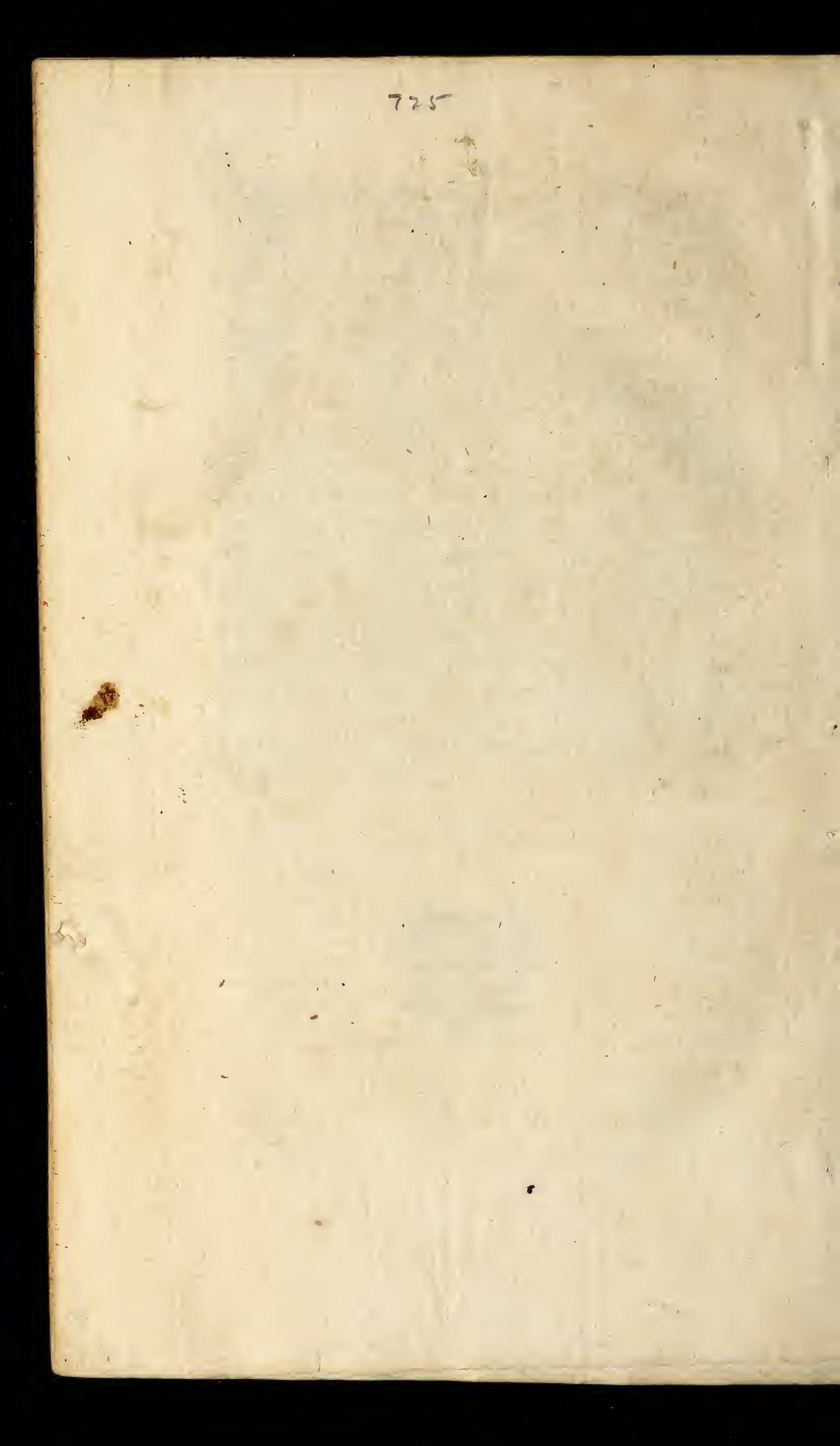
Je n'accuſe perſonne en particulier ; mais il faudrait être ſtupide, pour s'imaginer que ceux que nous terraſſons, ne mettront pas tout en uſage pour ſe relever. Je veux bien qu'ils ſentent la juſtice de nos prétentions ; à notre place ils agiraient comme nous : ceux qui feignent d'embraſſer notre parti, pour gagner notre confiance n'attenteront point à notre vie ; mais il ne ſe feront pas le plus léger ſcrupule de nous donner de nouveaux fers. A-t-on déja perdu de vue, toutes ces petites menées dont on a fait uſage pour parvenir a nous enrégimenter ? Cet argent verſé avec profuſion chez quelques particuliers de cette claſſe du peuple d'autant plus facile à égarer, qu'elle ne ſait point réfléchir, ces armes qu'on lui a diſtirbuées en lui faiſant accroire qu'elle les enlevait de force ; ces prétextes dont on berçait les autres Citoyens pour les engager à les lui reprendre : ces contes en l'air, cette diſette de pain, ces cérémonies religieuſes, ces meſſes du Saint-Eſprit, ces menaces, ces alertes, cette muſique, ces orgies, ces affiches, ces bacchanales & toutes ces farces qui amuſaient les ſots, & faiſaient gémir les gens ſenſés

Il eſt poſſible que l'enthouſiaſme ait entré pour quelque choſe dans toutes ces folies : que la méſintelligence & la mauvaiſe récolte ayent occaſionné la cherté du bled ; mais eſt-il bien ſûre que la méchanceté humaine ne s'eſt point réunie aux cauſes naturelles, & que des reſſorts ſecrets n'ont pas excité tant de fermentation ? *Timeo Danaos.* Les canons ne m'épouvantent point. On verrait ſon ennemi ; & maintenant il n'eſt pas de force. Mais je crains les diſcours inſinuants, les manières affables, les faux ſyſtê-

mes adroitement présentés. C'est un honneur d'être soldat, vous dit-on avec emphase. Cette maxime fût-elle vraie dans tous ses points; je répondrais est-ce un bonheur? Le sort des guerriers dont le repos & la vie, sont à la merci des moindres événemens vaut-il celui d'un Citoyen paisible, qui à l'abris des loix, goûte sans inquiétude le fruit de ses travaux? A Dieu ne plaise cependant que je méprise la bravoure! Je rends hommage à tous ceux qui s'immolent pour la patrie. Mais quand je vois les plus brillantes armées se fondre dans des hôpitaux; quand je réfléchis au fracas d'une bataille, à ces machines infernales qui vomissent à la fois mille morts; quand je me représente ces héros mutilés, ces fleuves de sang, ces membres épars, ces entrailles palpitantes, ces monceaux de cadavres & d'agonisans pêle-mêle entassés, les hurlemens & l'aspect de tant de victimes me font frémir d'horreur, & les lauriers de la victoire, n'ont pour moi rien de séduisant. On ne chantera pas mes exploits. Que m'importe, il n'est pas donné à tout le monde d'avoir le cœur martial; sans être un César on peut encore être bon à quelque chose: la gloire d'Homère valait au moins celle d'Achille: & certain Démosthène moderne a tellement senti cette vérité, qu'il n'aurait probablement pas le plaisir d'étaler aujourd'hui son éloquence, pour exalter notre courage, s'il eût toujours fait usage du sien. Il a eu raison, sans doute; tout en méprisant l'existence, on est bien aise de la conserver; & je maintiens que nos plus vaillants généraux aiment encore mieux vivre pour leurs compatriotes, que d'être morts pour leur pays. Je suis

d'accord avec eux sur ce point, & comme le métier de la guerre est de tuer ou d'être tué, quelqu'honneur qu'on y atache je ne l'exercerai que pour sauver ma patrie, dans un moment de crise, mais jamais pour procurer à quelques faquins la satisfaction de me commander. Bien d'autres en feront autant, & au tribunal de la raison, on ne les en blâmera pas. La Nation a demandé la suppression des milices. Un Décret qui nous feroit tous soldats serait contradictoire à ce vœu & par conséquent nul de droit. Elle ne vous a assemblés, MM. que pour lui donner un bon Gouvernement. Le meilleur, sans contredit, est celui dans lequel chaque individu, jouit d'une plus grande portion de bonheur & de liberté. Tous les Français n'ont pas de goût pour le service. Or quiconque le fairait contre son inclination ne serait ni libre ni heureux. Je conclus donc que la conscription militaire, n'aura pas lieu : & que nos troupes, quelque soit leur formation, ne seront composées que de gens de bonne volonté.




725